

ROMAN

Les quatre saisons de Violetta
de Chrystine Brouillet

Page D 2



DE VISU

L'art afghan au Musée Guimet
Page D 6

LE DEVOIR

LIVRES

CAHIER
D

Compagnons d'un été

Tant de livres à lire. Tant d'écrivains à découvrir, à re-connaître, à fréquenter. Et ces auteurs célèbres que tout le monde semble avoir lus! Comment s'y repérer? Chaque samedi au cours de l'été, le cahier *Livres* fait le portrait d'un romancier de réputation internationale et de son univers, en prenant appui sur son plus récent titre. Neuf rendez-vous, neuf écrivains. Autant de compagnons d'un été.

Umberto Eco

Une orgie cérébrale

MICHEL BIRON

Il y a deux ou trois ans, une université montréalaise a voulu décerner un doctorat *honoris causa* à un intellectuel de grand renom. Elle a retenu la candidature d'Umberto Eco et s'apprêtait à aller de l'avant lorsque les responsables se sont aperçus que le grand sémioticien italien en avait déjà reçu... 27, dont un venant d'une autre université montréalaise. Inutile de dire que le projet fut aussitôt abandonné. Je me souviens d'avoir assisté moi-même, il y a une douzaine d'années à l'Université de Liège, à la remise d'un de ses doctorats honorifiques (son combienième, déjà?). La salle était bondée, l'imprégnant avait alors tenu des propos à la hauteur de sa réputation, mais l'événement n'avait pas été particulièrement mémorable. Rien de provocateur ni de spectaculaire chez ce savant-vedette que des sémiologues purs et durs n'hésitent pas à critiquer à l'occasion, lui reconnaissant surtout le mérite d'être un vulgarisateur génial. Eco n'est ni Lacan ni Chomsky. S'il fascine son public, c'est pour des raisons qui tiennent sans doute moins à l'originalité de ses idées qu'à sa façon de les rendre accessibles, vivantes, généreuses.

Peu de professeurs de littérature peuvent se vanter d'avoir écrit un best-seller comme *Le Nom de la rose*. Ce polar médiéval qui a fait le tour du monde était, ne l'oublions pas, son premier roman. Eco excelle dans l'art des commencements — son premier essai, *L'Œuvre ouverte* (1965), fut tout aussi fulgurant. Écrivain ou critique, il ne perd pas de temps à faire ses gammes: il touche la cible au premier coup. Et les cibles ne manquent pas chez cet auteur qui s'intéresse à tous les sujets avec la même intelligence et la même ironie. Quand il ne pratique pas le roman ou l'essai, Eco s'amuse à écrire des pastiches et des parodies pour les journaux italiens. On ne se lasse pas de lire et de relire ces courts textes, dont plusieurs ont été traduits en français (le plus récent re-

cueil de ces pastiches et postiches s'intitule joliment *Comment voyager avec un saumon?*).

L'écriture d'Eco prend toujours la forme d'une extravagance. Comme le mot le dit, elle erre et nous amène quelque part à l'extérieur des espaces familiers, en marge des textes canoniques que l'auteur ne cesse jamais de fréquenter pour autant. Dans tous ses textes, Eco pratique l'art de la diversion. Il semble prendre un malin plaisir à choisir des sujets percutants, puis à s'en écarter de toutes les manières possibles. L'extravagance, chez lui, est une force créatrice et presque un précepte moral. Vous l'imaginez sérieux, il vous raconte blague sur blague; vous souhaitez rire, il vous assène 20 pages sérieuses comme un traité de philosophie. Ce mélange de culture savante et de culture populaire constitue la marque de l'écrivain, qui trouve ses vérités aussi bien chez Kant qu'auprès de Superman.

Umberto Eco, c'est comme Woody Allen: même exaspérant, c'est toujours bon

De roman en roman, l'extravagance passe à la vitesse supérieure et devient chaque fois plus déroutante. Le lecteur est prié de suivre, sans quoi il est bientôt perdu. Dans *Le Nom de la rose*, en 1982, ça allait encore assez bien. Mais dès le deuxième roman, *Le Pendule de Foucault* (1990), ceux qui — ayant adoré *Le Nom de la rose* (livre ou film) — croyaient retrouver le même univers en ont été quittes pour s'instruire sur les arcanes des Rose-Croix. L'auteur ne leur a rien épargné: ni la glose des textes ésotériques, ni les citations latines. Les choses se sont encore compliquées avec son troisième roman, *L'Île du jour d'avant* (1996), mélange de roman d'espionnage et de roman scientifique se déroulant en 1643 sur une île du Pacifique. Les lecteurs d'Eco sont-ils toujours là? L'éditeur français a cru bon, pour lancer son dernier-né, *Baudolino*, de parler d'un retour aux sources et de faire le lien avec *Le Nom de la rose*.

Une œuvre baroque

Nous revoici en effet au Moyen Âge, à l'époque où tout commence, où le monde moderne n'est pas encore né. Mais *Baudolino* ressemble tout autant aux autres romans

d'Eco. Pas question de faire la fine bouche devant les plaisirs mêlés d'une œuvre qui, tout entière, se place sous le signe du baroque. Il n'y a pas à choisir entre le gai savoir et le suspense romanesque: ça va ensemble. Umberto Eco, c'est comme Woody Allen: même exaspérant, c'est toujours bon. Eco fait partie de ces artistes auxquels tout réussit, y compris les faiblesses et les manies. Un souffle d'air frais anime chacune de ses œuvres et donne à tous ses romans une irrésistible allégresse. Il y a chaque fois 100 pages de trop? Oui, et alors? À ce compte-là, Rabelais, Balzac, Hugo aussi...

Pour bien comprendre le genre de roman qu'est *Baudolino*, le mieux est de se représenter le cocktail suivant: d'abord un roman historique qui se déroule à la fin du XII^e siècle, au moment de la troisième croisade. Livrée aux hordes de barbares, la civilisation européenne va mal. *Baudolino* est né à Alexandrie, dans le Piémont (comme Eco lui-même), et devient le fils adoptif de l'empereur Frédéric Barberousse, qu'il entraîna dans la troisième croisade. *Baudolino* est ensuite un polar médiéval (à la manière du *Nom de la rose*, en 1982, ça allait encore assez bien. Mais dès le deuxième roman, *Le Pendule de Foucault* (1990), ceux qui — ayant adoré *Le Nom de la rose* (livre ou film) — croyaient retrouver le même univers en ont été quittes pour s'instruire sur les arcanes des Rose-Croix. L'auteur ne leur a rien épargné: ni la glose des textes ésotériques, ni les citations latines. Les choses se sont encore compliquées avec son troisième roman, *L'Île du jour d'avant* (1996), mélange de roman d'espionnage et de roman scientifique se déroulant en 1643 sur une île du Pacifique. Les lecteurs d'Eco sont-ils toujours là? L'éditeur français a cru bon, pour lancer son dernier-né, *Baudolino*, de parler d'un retour aux sources et de faire le lien avec *Le Nom de la rose*.

Roman policier, épopée picaresque, *Baudolino* est encore autre chose, soit un extraordinaire récit de voyage au bout de l'Orient, composé comme un conte merveilleux à la *Mille et une nuits*. Mais on peut le lire aussi bien à la manière du *Seigneur des*

VOIR PAGE D 2: ECO



Dürer,
1500 environ,
Le Joueur de flûte et le Joueur de tambour.

Lieux de mémoire

La toile humaine

Quels sont les lieux privilégiés d'un écrivain? La pièce où il écrit? le paysage où il rêve? les mots qu'il aligne? Chaque samedi au cours de l'été, notre collaboratrice Guylaine Massoutre, forte de ses lectures et de sa visite des lieux, explore le paysage naturel et imaginaire d'un écrivain. C'est à l'historien Pierre Nora que cette série a voulu emprunter son titre, histoire de lui donner le crédit d'une heureuse formule, comme il se doit, mais aussi pour rappeler que littérature et mémoire sont intimement liées. Cette semaine, les lieux de Marie-Claire Blais.

GUYLAINE MASSOUTRE

«**L**e roman est semblable à une toile d'araignée, écrivait Virginia Woolf, attachée à la vie par ses quatre coins.» Elle signait, en 1927, un essai qui n'a pas pris une ride: *Une chambre à soi*. Elle ouvrait alors un grand livre sur la condition de la femme écrivain.

La toile d'un Shakespeare flotte sans aide, arguait-elle; mais qu'en est-il des toiles déchirées ou éraillées sur le côté? Devant ces imperfections, «on se souvient

que ces toiles ne sont pas tissées dans le vide par des créatures incorporelles mais sont l'œuvre d'une humanité souffrante et liée à des choses grossièrement matérielles, tels la santé, l'argent et les maisons où nous vivons.»

Marie-Claire Blais connaît bien l'œuvre de Virginia Woolf. Outre l'insoumission aux conventions, elle lui a révélé le choc précis de la vie avec l'art. Comment le rapport d'un humain à un autre peut-il tenir dans le mince édifice du roman ou dans une pièce de théâtre? Cette tâche de l'écrivain qui, à son terme, donne de quoi sentir et penser exige liberté, connais-

sance et vagabondage. Toutes choses que mesure la révolte qui les inspire.

Née en 1939 à Québec, Marie-Claire Blais a connu la Grande Noirceur. «*Les femmes sont restées assises à l'intérieur de leurs maisons pendant des millions d'années, si bien qu'à présent les murs mêmes sont imprégnés de leur force créatrice*... Cette prison-là, dénoncée par Woolf, la jeune Blais entreprit de la déverrouiller. Forte de l'exemple, elle se jetait farouchement dans la création. La vérité résisterait à l'avalanche des opinions contraires.

Une saison dans la vie d'Emmanuel, en 1966, tout bouillant de colère, allait lui valoir le Médicis à Paris. Toute une première! Le roman s'ancrait déjà dans un fort sentiment d'humanité compatissante, dont les dernières manifestations, *Soifs* (1997), avec Virginia Woolf en exergue, et *Dans la foudre et la lumière* (2001), avec Anne Hébert en exergue, sont un autre grand cru.

VOIR PAGE D 2: BLAIS



Marie-Claire Blais

SOURCE: T. Q.

LIVRES

BLAIS

Marie-Claire Blais aime la vie des cafés et des bars, un pli de voyageuse

SUIITE DE LA PAGE D 1

Lorsqu'elle a commencé à écrire, à Québec, au milieu d'une maison animée et bruyante, il n'était pas question d'avoir «une chambre à soi». «J'ai été habituée, enfant, à écrire parmi mes frères et sœurs, sur un coin de table, explique Marie-Claire Blais en entretien. Ensuite, j'ai travaillé dans la cave, chez mes parents, la nuit. Pourvu que je puisse écrire, j'étais heureuse et je ne me rendais pas compte des conditions d'inconfort.» Dès 16 ans, elle loue une chambre, car le besoin d'écrire est souverain. «Tout ce que je gagnais, je le mettais sur la chambre et je me privais du reste. Ensuite, étudiante à Montréal, j'ai partagé des appartements.»

A Paris, en 1959, la voici à l'hôtel avec de jeunes boursiers. Bientôt, elle quitte la promiscuité pour une chambre de bonne, près de la gare d'Austerlitz, où elle fait un profitable apprentissage d'écrivain. Les conditions sont plus que modestes. Et de pouffer de rire à ce souvenir.

Boursière, en 1963, elle séjourne aux États-Unis et y voyage. «J'ai souvent vécu dans de très belles maisons d'amis américains ou canadiens. J'avais toujours un coin. Quand on écrit, on s'enferme dans un lieu pas très grand. Une chambre suffit. On est angossé par les vastes espaces. J'ai été frappée, en arrivant aux États-Unis, par le

fait que mes amis peintres ou écrivains avaient des espaces larges, confortables, silencieux. Cela ne me semblait pas si nécessaire, au début. Je pouvais écrire partout.»

Le rythme de la phrase est-il affecté par ces conditions? «Il est certain que quitter l'inconfort pour des lieux très beaux procure un réel bien-être. Cela passe en écriture, sans toucher sa raison d'être. Je n'ai eu un lieu à moi qu'assez tard, ce que j'ai beaucoup apprécié. Cela fait partie de l'épanouissement.» Cette croissance s'opère la porte fermée.

«Je suis devenue plus difficile avec le temps! J'aime avoir un lieu tranquille pour écrire. Je vais beaucoup à la campagne, l'été, dans un lieu retiré des Cantons-de-l'Est. J'y ai passé pas mal d'années, parfois assez longtemps, d'avril à novembre. C'était à long, trop long

parce que j'ai souvent travaillé continuellement dans la solitude. J'en ai tellement besoin. Mais je suis plus réticente à demeurer reclus; c'est un demi-enfermement, maintenant.»

Apaisante longitude

Marie-Claire Blais aime la vie des cafés et des bars, un pli de voyageuse. «J'y prends des notes. Pour rédiger et composer, la concentration exige un retrait clos.» Indépendante, elle garde sa liberté et ses habitudes souples. «En ce moment, dans les Cantons-de-l'Est, même si c'est un très beau lieu, je travaille dans la grange. Je ne peux pas le faire en présence d'amis. Cette ré-

clusion m'est pénible: c'est l'épreuve principale d'un écrivain! Beaucoup de romanciers travaillent, comme moi, sur la route; nous préférons écrire dans des lieux comme ici!» Nous devions simplement à l'hôtel de La Montagne, à Montréal, par un bel après-midi tranquille.

Il faut des livres pour écrire. «J'ai commencé à m'acheter des livres dès que j'ai pu travailler. La cave de mes parents en a vite été envahie. Mais ce n'était ni clair ni salubre!» Elle sourit, aujourd'hui heureuse d'allier sa condition bohème et sa parole au service de ceux qui ne l'ont pas.

Celle qui a obtenu une résidence d'écriture à plusieurs reprises insiste sur la qualité du lieu: «Il y a trois ans, j'ai reçu une bourse d'une fondation américaine pour écrire trois mois en Toscane. Dans une ancienne ferme, on a aménagé des lieux de création. Nous avions chacun une chambre austère, en fait un petit studio équipé d'un ordinateur. J'ai pu constater combien un écrivain est capricieux: mes collègues n'étaient jamais contents! La solitude leur pesait, face à l'obligation de montrer des résultats. Nous sortions de nos chambres vers 19h30, avec la hâte d'atteindre le moment du repas partagé.»

Il faut du courage à un écrivain pour se confronter à soi-même, avec constance. Avoir un lieu paisible ne fait pas tout. L'écrivain transporte ses lieux en lui-même, au point qu'ils deviennent parfois moteurs d'une création. Michel Tremblay en est un exemple. Comme Marie-Claire Blais, il écrit sur la condition humaine à Key West, à l'extrême sud de la Floride.

Libre de créer

La maison d'écrivain, qui suit les circonstances d'une vie, est marquée par le rapport intérieur et extérieur: «On veut tous une chambre à soi, mais on veut aussi être présent à l'état du monde.» Dans *Parcours d'un écrivain*, elle raconte son incapacité à écrire à Cambridge, près de Boston, durant un mois. La solitude l'anéantit. Heureuse ou malheureuse, en écrivant elle se motive à rencontrer du monde. À Cape Cod, dans les maisons puritaines de la Nouvelle-Angleterre, elle passe de l'une à l'autre. Cela dure huit ans. «J'avais enfin un lieu pour écrire, toute une conquête quand on n'est pas née pour en avoir un.» La trilogie des *Manuscrits de Pauline Archange* est née là.

Puis, durant quatre ans, elle vit dans une vieille maison froide de Bretagne, toujours humide, et à Paris, où elle a sa table au bar Le Temps perdu, rue de Seine. Les gens de la rue s'y donnent rendez-vous, et la romancière s'y retrouve parmi d'autres écrivains inconnus.

De retour au Québec, elle plonge dans une vie culturelle alors très stimulante — «et qui l'est encore», ajoute-t-elle. Elle va faire d'incessants aller-retour entre le Québec et les États-Unis, y passant de plus en plus de temps. «C'est déchant d'être entre les deux pays, mais j'aime tellement Key West! On y a l'illusion de vivre dans la nature, avec ses petits jardins, sa vie animale, ses plages. J'ai un lieu où je travaille très bien, un petit deux-pièces qui n'est pas aussi dur à vivre que ma maison de campagne. La part de solitude y est moins extrême. Je vais à la plage où je prends ma bicyclette et je fais le tour de l'île. Je ne vois pas passer les heures; je travaille dans une certaine sérénité. J'ai trouvé mon lieu. J'y échappe aux angoisses de l'écriture qui provoquent des dépressions, quand elles absorbent toute la vitalité d'un écrivain.»

Dans ses pôles d'observation, elle s'attache aux gens. À Key West, elle voit vivre les personnages de sa dernière trilogie. Au café Exile, au Square One, au café Billie, lieux où on se répare... Elle a ainsi écouté le moine Asoka et l'a suivi par la pensée, restant près de lui malgré la distance. Par sa méditation sur l'agitation du monde, elle relie ses nombreux personnages, avec leurs contradictions et tout ce qu'ils n'ont pas besoin de se dire. Sur les routes ou dans les ghettos, les prisons, les squats, les parcs, lieux déshérités qui servent de toit aux pauvres, elle les connaît. Il en résulte une mosaïque humaine, une toile bien tissée, comme un paysage vu d'avion.

Jamais œuvre n'a été si peu ancrée aux maisons et si chargée de vitalité américaine. La mondialisation force les esprits. Dans *Sois*, ils sont dehors pour accueillir autrui; enfants de passage, ils s'en vont ailleurs. Dans le volume suivant, *Dans la foudre et la lumière*, militants, ils se déplacent; sans-abri, ils errent; artistes, ils voyagent; réfugiés, ils se cherchent un pays. «L'époque où nous vivons est pleine d'éveil. On ne peut pas oublier que le monde est constamment près de nous. Il y aura toujours des gens généreux pour accueillir les réfugiés. Notre souci de l'autre vient de ce que nous avons tous les outils pour le voir. Ça nous détruit et ça nous donne.» La maison de Marie-Claire Blais s'ouvre à une communauté solidaire ou engagée.

ROMAN QUÉBÉCOIS

Femme et maléfices



Robert Chartrand

L'histoire est souvent mise à contribution dans les romans de Chrystine Brouillet, tout au moins dans ceux qu'elle destine aux adultes: c'était le cas pour sa trilogie sur le personnage de Marie Laflamme et, dans un registre plus fantaisiste, pour *Les Neuf Vies d'Edward* (tous parus aux Éditions Denoël). Elle y recourt ici encore, en appuyant son récit sur mille petits détails dont on devine qu'ils sont authentiques. Il n'est pas dit cependant que *Les Quatre Saisons de Violetta* soit un roman historique, ou qu'il ne soit que cela.

On a plutôt affaire ici à une saga au vrai sens du terme, c'est-à-dire une histoire de famille(s) qui se déroule sur près de trois siècles, même si ses deux protagonistes-vedettes sont les mêmes tout au long du récit. On se dira qu'il y a de la sorcellerie là-dessous et on n'aura pas tort.

Dès les premières pages du roman, alors qu'on se trouve dans le Paris très vraisemblable du XVII^e siècle, il faut s'agripper ferme et consentir à ce que le banal cotoie l'étrange, voire le surnaturel. La ville de l'époque est bien là, avec son quotidien, mais visitée par l'Autre Monde, celui des sorciers ou des démons, comme si cela allait de soi. Il en sera ainsi tout au long du roman de Brouillet. Mieux vaut s'y faire le plus tôt possible. C'est à prendre ou à laisser.

Le début du récit coïncide avec la naissance, pendant une nuit d'éclipse à Paris, d'une fillette, Violetta, dont la mère, elle-même orpheline, est soupçonnée d'être un peu sorcière. Violetta est le fruit d'un étrange accouplement: le géniteur, Lorenzo, est un authentique sorcier, voyageur du temps et de l'espace, qui détient par son ascendance des pouvoirs sur l'eau, le feu et l'air. Il lui manque cependant l'élément terre, dont le contrôle lui permettrait d'accéder à un cercle plus prestigieux parmi les démons-sorciers. Mais voilà: la terre est l'apanage d'une famille rivale qui aurait légué à une humaine (la mère de Violetta) son précieux pouvoir. Lorenzo a donc engrossé cette femme, sûr qu'elle accouchera d'un fils. Il devra dévorer celui-ci s'il veut acquérir des pouvoirs magiques sur la terre.

Première déconvenue: l'enfant est une fille. Qu'à cela ne tienne: il devra la séduire au lieu de la tuer. Ainsi en ont décidé les sorciers de l'Autre Monde. Le défi se déplace donc de l'affrontement meurtrier entre le père et le fils à l'inceste obligé, qui deviendra un jeu cruel avec ses règles bien précises: Lorenzo devra séduire sa fille au plus tard en mars 2000; il aura droit, pendant ces quelques siècles, à sept métamorphoses; s'il la tue (Lorenzo), à l'instar de l'Œdipe de la légende, est un colérique), elle ressuscitera dans un contexte de catastrophe, etc.

Une fois ce dispositif bien compliqué mis en place, on suivra les tentatives de séduction du père dans le Chicago des années 20 et 30 du siècle dernier, dans le Paris sous l'occupation pendant la Deuxième Guerre mondiale, puis, pour finir, dans celui des premiers mois de l'an 2000. Brouillet nous plonge dans chacune de ces époques charnières avec un égal souci du détail historique. On ne peut qu'y croire: c'est la juste récompense du lecteur, de qui on a exigé au départ un si grand effort...

Violetta, la jeune fille traquée par son père, est elle-même un être hybride qui tient de son ascendance démoniaque des facultés hors du commun qui lui seront, selon les circonstances, utiles ou nuisibles: une absence de sensibilité qui lui permet de

tuer quiconque sans état d'âme, une capacité de communiquer avec les animaux (les reptiles, en particulier), un odorat exceptionnel (désigné, hélas, comme de «l'hypermotivité»); et elle ne vieillit que d'une trentaine d'années en quelque trois siècles. Elle possède toutefois, traits qui lui viennent de sa mère sans doute, la faculté d'éprouver de la compassion pour la misère humaine, celle de se révolter contre les injustices et de prendre parti pour les opprimés, et manifeste un attachement viscéral à la musique qui sera son viatique d'une époque à l'autre. C'est d'ailleurs cette dernière caractéristique qui la rend plus humaine que démons: les êtres de l'Autre Monde, est-il suggéré, sont en effet réfractaires à l'art. Violetta est d'ailleurs, sans le dire ouvertement, une adepte du symbolisme: elle ressent spontanément mille correspondances entre les sons, les couleurs et les parfums.

Chacun des quatre moments du récit raconte les manœuvres de Lorenzo pour circonvenir Violetta. Alors qu'elle ne peut s'empêcher de participer aux catastrophes des époques qu'elle traverse, de lutter contre elles tout en préservant son intégrité personnelle, son géniteur, lui, la traque inlassablement. Il contient souvent mal sa rage native — quels horribles meurtres il commet! —, se déguise et se métamorphose à volonté, usant de toutes les ruses dont il est capable pour arriver à ses fins: c'est la part du suspense de ce gros livre dont plusieurs épisodes sont assez bien aménagés. Quant à la démonologie, au spiritisme et à la télépathie auxquels les personnages s'adonnent, le lecteur, qui est prié d'y croire, en fera ce qu'il peut. Ils donnent en tout cas au roman une allure composite, une naïveté dans le propos qui contraste étrangement avec la cruauté de plusieurs épisodes.

Les Quatre Saisons de Violetta relate autant de moments cruciaux de l'histoire. Une histoire où prévaut la folie des hommes — entendre ici les mâles — avec leur volonté de puissance. Mais où les arts — et particulièrement la musique, comme l'indique le titre — peuvent, si on sait en faire bon usage, adoucir les mœurs.

C'est un bon gros pavé où l'on retrouve le talent de conteuse de Chrystine Brouillet en dépit de certains passages dialogués souvent très longs où l'action est suspendue et la tension disparue.

robert.chartrand5@sympatico.ca

LES QUATRE SAISONS DE VIOLETTA

Chrystine Brouillet
Denoël
Paris, 2002, 703 pages

ECO

SUIITE DE LA PAGE D 1

anneaux, avec des mondes qui ressortissent à la magie. Derrière le décor vaguement historique de la croisade, avec ses empereurs et ses eunuques assoiffés de pouvoir, derrière les villes réelles comme Constantinople, on voit s'édifier un univers de légendes locales, de récits oniriques et de fantaisies en tout genre. Baudolino connaît son plus grand amour avec une Hypathie, riante créature dont la beauté féminine frôlerait la perfection n'eût été du fait qu'elle a des jambes de chèvre. Les autres vérités historiques, il vaut mieux ne pas trop s'y fier. Elles ont toujours l'air arrangées avec le gars des vues, pour notre plus grand amusement.

Divisé en 40 chapitres, le roman accélère de façon sensible dans la deuxième moitié. Jusque-là, Eco semble peiner à construire son personnage principal et à mettre ensemble tous les morceaux de l'intrigue. Il annonce les difficultés de l'entreprise par le biais de Nicetas Kloniatés, que Baudolino sauve de la mort et à qui il racontera son histoire. Ce personnage tient ici le rôle du lecteur idéal:

«Mais mon histoire est peut-être dénuée de tout sens...»

«Des histoires dénuées de sens, il n'y en a pas. Et moi, je suis de ces hommes qui savent en trouver un, même là où les autres n'en voient pas. Après quoi, l'histoire devient le livre des vivants, une trompette retentissante qui fait ressusciter de leur sépulchre ceux qui étaient poussières depuis des siècles... Seulement, il y faut du temps, considérer les péripéties, les regrouper, découvrir leurs liens, fût-ce les moins visibles.»

Une fois les liens noués, le roman part à toute vapeur. Il ressemble alors à un de ces jeux vidéo dans lesquels un personnage s'élanche dans une quête au cours de laquelle il doit traverser des mondes remplis de monstres et de créatures jamais vues. Voici l'histoire. Nous sommes au mois de mars 1190. Frédéric est mort de façon suspecte, Baudolino et ses acolytes se font passer pour les douze rois mages (oui, douze) et sont en route pour le royaume du prêtre Jean (il leur manque toutefois leur guide, le traître Zosime, plus menteur encore que Baudolino). Ils affrontent des animaux apocalyptiques comme des scorpions, des serpents à

plusieurs têtes, des hippopotames anthropophages, des basilics au regard «vénéfique». Ils traversent une forêt obscure (Abcasia) où la nuit ressemble au jour tant il y fait toujours noir; ils passent un fleuve de pierre appelé le Sambatyon ou coulent des lames de roches de toutes les grandeurs; ils aboutissent ensuite à la ville de Pndapetzim, point d'entrée pour accéder au royaume du prêtre Jean. Là, ils font la connaissance des Sciapodes, petits êtres inoffensifs à jambe unique, puis rencontrent leurs ennemis, les Blemmyes, qui n'ont ni tête ni cou. Surgissent encore des Ponces, des Pygmées, des Géants, des Panoities, des Sans-Langue, des Nubiens, des Hypathies et des Sartyes-Qu'On-Ne-Voit-Jamais. Et tout ce beau monde sera écrasé par les terribles Huns blancs.

Exotisme

La plupart de ces êtres paraissent très exotiques aux yeux de nos voyageurs, mais les Sciapodes à une jambe ne voient pas les choses de cette façon. Pour eux, le concept même de différence physique sonne incongru. Cela donne un dialogue hautement philosophique (et drôle), comme Eco les aime tant, entre le Poète, un des compagnons de route de Baudolino, et Gavagai, un des Sciapodes. Selon ce dernier, les seules différences véritables sont celles qui touchent aux idées, non aux corps, aux couleurs et aux formes concrètes. Le Poète essaie de lui montrer qu'un être à une jambe est forcément différent d'un être à deux jambes, mais l'autre a réponse à tout.

«Et à tes femmes sciapodes tu leur enfiles cette chose-là, malédiction, mais tu l'as où, toi?»

«Ici, derrière la jambe, comme tout le monde.»

«À part le fait que moi je ne l'ai pas derrière la jambe et que nous venons de voir des types qui l'ont au-dessus du nombril, sais-tu au moins que les eunuques, cette chose-là, ils ne l'ont pas du tout, et qu'avec les femmes, ils n'y vont pas?»

«Peut-être parce que à eunuques ne plaît pas femmes. Peut-être parce que moi à Pndapetzim jamais vu femmes eunuques.»

Le roman bondit ainsi, de digression philosophique en dispute théologique. Comme toujours, si Eco se permet des boutades, il se

permet aussi des longueurs, soumettant ainsi le lecteur à une orgie cérébrale. Mais il n'oublie jamais de le ramener sur terre et de remettre le roman sur les rails. Pour créer ce jeu de contrastes entre l'affabulation délirante et le bon sens de son personnage, Eco a besoin de beaucoup d'espace, il doit pouvoir s'égarer dans ses propres constructions imaginaires.

Ce jeu a-t-il un but? Oui, mais c'est précisément là que se trouve la plus grande fiction du roman. Au lieu de partir à la conquête du Graal, Baudolino fait tout ce voyage pour donner le Graal, appelé ici le Gradale. En fait, il s'agit d'une fausse relique (simple écuelle ramassée chez son père à Alexandrie) devant être offerte au mystérieux prêtre Jean dont l'appui serait un atout majeur pour Frédéric. Ce n'est pas la supercherie elle-même qui est intéressante ici: c'est le fait que Baudolino devient le jouet de sa propre fiction. Une fois le mensonge avalé par tous, la question de l'authenticité du Gradale ne se pose plus, et Baudolino ne peut plus sortir de l'histoire qu'il a contribué à inventer. Plus le mensonge est gros, plus il donne envie d'y croire. Pour le reste, tout est de sa faute. Il avait même inventé au départ la mystérieuse figure du prêtre Jean. Ainsi, la croisade trouve son origine dans le double mensonge de Baudolino: l'empereur Barberousse s'en va offrir une contrefaçon à quelqu'un qui n'existe pas!

Tout est faux, mais l'histoire que raconte Baudolino à Nicetas n'en est pas moins véritable, émouvante même. Telle est la magie du roman: nous voulons croire à ce qui se donne pourtant comme une fiction, nous voulons faire comme si c'était vrai. Seuls les menteurs naturels comme Baudolino peuvent produire des fables grandioses et vraisemblables. En cela, Baudolino n'est pas seulement un roman historique, policier, picaresque, philosophique ou merveilleux: c'est aussi et surtout une magnifique fable sur l'art de la fiction, la plus vraie sans doute qu'Eco ait écrite à ce jour.

BAUDOLINO

Umberto Eco
Traduit de l'italien
par Jean-Noël Schifano
Grasset
Paris, 2002, 558 pages

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 26 juin au 2 juillet 2002

Rang	Titre	Auteur	Éditeur	Pages
1	Roman Qc	BONBONS ASSORTIS	M. TREMBLAY	Leméac/Actes Sud
2	Roman Qc	LES QUATRE SAISONS DE VIOLETTA	C. BROUILLET	Denoël
3	Roman Qc	OUF !	D. BOMBARDIER	Albin Michel
4	Roman	LA CROIX DE FEU, T. 5 - 1 ^{re} partie	D. GABALDON	Libre Expression
5	Polar	MYSTIC RIVER	D. LEHANE	Rivages
6	Polar	TOI QUE J'AIMAIS TANT	M. HIGGINS-CLARK	Albin Michel
7	Roman	LE PIANISTE	W. SZPILMAN	Robert Laffont
8	Roman	LE BAISER	D. STEEL	Pr. de la Cité
9	Roman	LES ENFANTS DE LA TERRE, T. 5 - Les refuges de pierre	J. M. AUEL	Pr. de la Cité
10	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc
11	Polar	PARS VITE ET REVIENT TARD	F. VARGAS	Viviane Hamy
12	Roman	LA QUATRIÈME MAIN	J. IRVING	Seuil
13	Roman	JE L'AIMAIS	A. GAVALDA	Dilettante
14	Roman Qc	LE CŒUR EST UN MUSCLE INVOLONTAIRE	M. PROULX	Boréal
15	Polar	WONDERLAND AVENUE	M. CONNELLY	Seuil
16	Cuisine	BARBECUE	S. RAICHLEN	L'Homme
17	Roman Qc	LE GOUT DU BONHEUR, T. 1, 2 & 3	M. LABERGE	Boréal
18	B.D.	ASTÉRIX ET CLEOPÂTRE, nouvelle édition	GOSCINNY/UDERZO	Hachette
19	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN	A. BRASHARES	Gallimard
20	Roman	LE LIVRE DES ILLUSIONS	P. AUSTER	Leméac/Actes Sud
21	Histoire	LES JUIFS, LE MONDE ET L'ARGENT	J. ATTALI	Fayard
22	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane
23	Roman Qc	MISTOUK	G. BOUCHARD	Boréal
24	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon
25	Roman Qc	VOYAGE AU PORTUGAL AVEC UN ALLEMAND	L. GAUTHIER	Fides
26	Roman	LA DERNIÈRE RÉCOLTE	J. GRISHAM	Robert Laffont
27	Roman	ÉLOGE DES FEMMES MÔRES	S. VIZINCZEY	du Rocher
28	Nutrition	BON POIDS, BON CŒUR	MONTAGNAC/DUMESNIL	Flammarion Qc
29	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme
30	Roman	MADemoiselle LIBERTÉ	A. JARDIN	Gallimard
31	Biograph. Qc	L'ALLIANCE DE LA BRÉBIS	G. LAVALLÉE	JCL
32	Roman	QUELOU'UN D'AUTRE	T. BENACQUISTA	Gallimard
33	Roman	AVENTURES DANS LA FRANCE GOURMANDE	P. MAYLE	Nil
34	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane
35	Arts	365 JOURS POUR LA TERRE	Y. ARTHUS-BERTRAND	de La Martinière
36	Beaux livres	LA TERRE VUE DU CIEL	Y. ARTHUS-BERTRAND	de La Martinière
37	Roman	LE LIT D'ALIÉNOR	M. CALMEL	XO éd.
38	B.D.	LÉONARD n° 32 - Magic génie	B. GROOT	Lombard
39	Roman	BAUDOLINO	U. ECO	Grasset
40	Essais	NEXT	A. BARICCO	Albin Michel
41	Sexualité	FULL SEXUEL	J. ROBERT	L'Homme
42	Essais	DE L'ANGOISSE À L'ESPOIR	A. JACQUARD	Calmann-Lévy
43	Guide Qc	GÎTES ET AUBERGES DU PASSANT AU QUÉBEC 2002	COLLECTIF	Ulysse
44	Roman	ROUGE BRÉSIL	J.-C. RUFIN	Gallimard
45	Polar	LA MURAILLE INVISIBLE	H. MANKELL	Seuil

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec

Pour commander : (514) 342-2815

www.renaud-bray.com

LIVRES

EN PARTANCE

POLAR

Terroristes
et cieMARIE CLAUDE
MIRANDETTE

Les amateurs de l'incroyable Ed McBain, alias Evan Hunter, dont les romans ne se comptent plus depuis qu'il a écrit son premier polar, *Cop Hater*, en 1956, nageront dans le bonheur une fois encore. Une toute nouvelle enquête du 87^e district est récemment parue en traduction française: *Cash Cash*.

7 décembre, jour anniversaire du bombardement de Pearl Harbor. Il se passe des choses étranges au sein des forces militaires. Sans compter qu'un groupe international de terroristes complotent afin de bombarder des intérêts américains. Dans les heures précédant Noël, une certaine Cassandra Jean Ridley, ancienne pilote de l'armée américaine, est retrouvée dévorée par les lions à Grover Park Zoo. Ses restes méconnaissables ont été abandonnés dans ce jardin d'animaux, une jambe à cheval entre les 87^e et 88^e districts. Et une seconde femme monte au ciel, achevée cette fois par un pic à glace.

Dans cette enquête au cœur d'un univers où l'argent n'a pas d'odeur et coule à flots, les cadavres féminins sont légion. Et l'inspecteur Steve Carella, ainsi que son acolyte Oliver Wendell Weeks, en prennent pour leur rhume en ce décembre frileux dans une ville qui ressemble à s'y méprendre à la Grosse Pomme.

Egal à lui-même, McBain propose ici une histoire bien ficelée, truffée de rebondissements, dans laquelle les états d'âme et l'humour de Carella sont, comme toujours, au rendez-vous. Une bonne intrigue policière digne de ce véritable monument de la littérature américaine qui se laisse lire avec plaisir.

CASH CASH

Ed McBain
Traduit de l'américain
par Hubert Tézenas
Presses de la Cité
Paris, 2002, 340 pages

L'été est une saison propice aux dépaysements. Chaque samedi, tout au long de l'été, notre collaboratrice Johanne Jarry fera entendre ici quelques voix d'écrivains dont les œuvres permettent de franchir les frontières et font du lecteur un voyageur. Cette semaine: l'Irlande.

JOHANNE JARRY

«*Nous venons d'Irlande. / Les grandes haines, le peu de place, / Nous ont mutilés dès le départ. Je porte, depuis le ventre de ma mère, / Un cœur fanatique.*» On pourrait associer ce poème de W. B. Yeats, cité en exergue du recueil *Un cœur fanatique* (Le Livre de poche) d'Edna O'Brien, à d'autres voix irlandaises marquées par les guerres de religion entre catholiques et protestants qui déchirent le pays depuis le XIX^e siècle.

Plusieurs écrivains, dont James Joyce et Edna O'Brien, ont quitté l'Irlande pour vivre ailleurs, mais le pays demeure le cœur de leur œuvre romanesque. Dans la biographie qu'Edna O'Brien consacre à James Joyce (Fides, collection «Grandes Figures»), on découvre un pays dur à vivre, une misère contenue dans l'exclamation exaspérée du père de Joyce: «*Et maintenant, Bon Dieu, finissons-en!*» Impressionnée par l'œuvre de Joyce (ce qui se comprend), la biographe ne se laisse pas obnubilier par son sujet, un homme qui a craint jusqu'à sa mort de devenir fou et de manquer d'argent. Son texte met aussi l'œuvre de Joyce en rapport avec celles d'autres écrivains comme Yeats et Samuel Beckett et souligne des influences significatives. Toutefois, certaines observations laissent le lecteur sur sa faim; quand O'Brien écrit: «*Les relations des écrivains avec leur mère sont d'une profondeur inexplorée*», on attend que l'auteur creuse davantage l'idée, ce qu'elle ne fait pas.

Mais venons-en à Edna O'Brien elle-même. Née en Irlande en 1932, elle vit à Londres depuis plus de trente ans. Les femmes irlandaises, plantées au cœur de sa fiction, sont les héroïnes de ses deux recueils, *Une rose dans le cœur* et *Un cœur fanatique* (Le livre de poche). Ces femmes avides de vie doivent contenir des désirs (sensuels, sexuels) interdits par une société

peu permissive. Les hommes, eux, espèrent échapper à la réalité en avalant des litres d'alcool. Les ménages heureux sont rares et la violence est omniprésente. Elle atteint un seuil insupportable dans *Tu ne tueras point* (Le livre de poche), un roman inspiré d'un fait divers. Une adolescente violée par son père alcoolique tente de se faire avorter en Angleterre. Cela s'apprend, on crie au scandale, à commencer par le père... Dans ce roman, Edna O'Brien dénonce l'intolérance (politique et religieuse) qui fait injustement la loi. Une œuvre énergique et, bien qu'elle aborde des versants sombres, tout à fait lumineuse.

Au temps présent

L'œuvre de Jennifer Johnston est un peu moins oppressante malgré l'impression d'opacité qui se dégage de ses personnages hantés par un passé secret. Dans *Un homme sur la plage* (collection «Motifs», Serpent à plumes), une femme s'installe au bord de l'océan après la mort accidentelle de son mari, tué dans un attentat terroriste. Elle fait ce que, jeune fille, elle a toujours voulu faire: peindre. Un Anglais excentrique marqué par la guerre a lui aussi trouvé refuge non loin de là. Ils se rencontrent et se comprennent, ce qui est assez rare quand on pense. Mais l'histoire se déroule en Irlande, où il est difficile de vivre en marge de la violence politique. Que ce soit dans *La femme qui court* ou dans *Les Ombres sur la peau* («Motifs», Serpent à plumes), Jennifer Johnston crée des personnages entêtés, capables d'inventer leur vie au lieu de copier celle des autres. Ces êtres singuliers se reconnaissent. Leurs amours durent une nuit, quelques jours; ils savent que c'est déjà beaucoup. Une œuvre sans artifices, à découvrir.

Ceux qui partent

On sait que les Irlandais ont beaucoup émigré. Les romans de Colum McCann, né à Dublin en



REUTERS

L'Irlande est depuis toujours marquée par les guerres de religion entre protestants et catholiques.

1965 et installé à New York, abordent la question de l'exil. Son roman *Le Chant du coyote* (10/18) raconte les pudiques retrouvailles entre un père et son fils. Entre eux, le fantôme d'une femme qui les a quittés sans dire pourquoi ni redonner signe de vie. Ce fils découvre un passé qui lui échappait en examinant les photographies que son père, photographe errant, a prises. Des photos qu'il regarde avec tant d'intensité qu'il en franchit le seuil; celles-ci deviennent le seul chemin possible pour comprendre ce que fut la vie de sa mère, qui n'a pas supporté de vivre loin de son pays natal, le Mexique. Un roman intense.

On change de territoire fictionnel avec le roman *Histoire de la nuit*, de Colm Toibin. Richard, fils d'un Argentin et d'une Britannique, est un jeune homme dénué de volonté. Après la mort du père, les moyens de subsistance sont plus que réduits. La mère est pleine d'espoir pour son fils mais voit son avenir d'un œil moins serein lorsqu'elle apprend qu'il est homosexuel. Conscient du machisme argentin, Richard veille à ne jamais attirer l'attention sur lui. Pendant la

guerre des Malouines, il fréquente les généraux, opine à leur discours, finit par se tailler une place. Mais la maladie et peut-être l'amour l'obligent à s'engager pour de bon dans la vie. Rarement dans l'introspection, davantage du côté du constat, le style de Toibin rappelle celui, distant et subtilement envoûtant, de certains écrivains japonais. Effet de distance complètement annulé dans *Le Bateau-Phare de Blackwater* (Denoël & D'ailleurs) où on plonge (encore une fois, mais autrement) dans une histoire familiale explosive. Declan a le sida et demande à sa sœur d'annoncer la nouvelle à leur mère. Le problème: sa sœur a coupé les ponts avec cette branche familiale. Les retrouvailles auront lieu; un huis clos éclairant, émouvant aussi.

Ceux qui restent

La jeunesse est en déroute dans le roman de Dermot Bolger, écrivain né à Dublin et qu'on dit représentatif de la nouvelle génération irlandaise. Dans *La Musique du père* (10/18), Tracey, jeune Anglaise paumée, a une aventure avec un Irlandais marié. Croyant d'abord qu'il

s'agit d'une simple affaire sexuelle, elle réalise au fil de leurs rencontres clandestines à quel point la musique la lie à cet homme, musique qu'elle a dans le sang et qui lui viendrait d'un père irlandais jamais connu. Elle découvre l'autre vie de son amant lorsqu'elle l'accompagne à des funérailles à Dublin, où elle comprend qu'il est très impliqué dans la mafia irlandaise. Cette liaison qui la tourmente lui donnera tout de même l'élan nécessaire pour aller à la rencontre de son père. Roman de la quête identitaire, le roman de Bolger met aussi en lumière ce qui oppose l'Irlande et l'Angleterre.

En terminant soulignons la parution de *Tresor de la nouvelle* (Les Belles Lettres). Ces deux tomes rassemblent des nouvelles de John Millington, d'Oscar Wilde, de James Joyce, celles d'auteurs plus contemporains comme William Trevor et Anne Enright. Même si l'intérêt que suscite chaque texte est inégal et qu'on s'interroge sur l'absence d'auteurs aussi importants qu'Edna O'Brien ou Jennifer Johnston, l'ensemble présente un travail d'édition intéressant.

du 29 juillet au 26 août 2002

FESTIVAL DE
Trois
au cœur des motsLUNDI
29 JUILLET

Les ÉCRIVAINS dans leur ASSIETTE :
À table en compagnie de Flaubert
et George Sand, Maupassant et
Zola, Proust et Colette



AVEC
Sylvie Drapeau
Michel-André Cardin
Hélène Loisel
Marcel Pomero

Idée originale et
choix des textes de
Stéphane Lépine



Mise en lecture de
Marcel Pomero

Pianiste
Éric Shoup

LUNDI
19 AOÛT

DURAS :
Écrire dit-elle



Choix des textes, montage
et mise en lecture de
Françoise Faucher
Jean Marchand

LUNDI
5 AOÛT

Memento Mori

Texte de
Alain Fortaich



AVEC
Sophie Faucher
Septimiu Sever
et le violoniste
Anityam

Mise en lecture de
France Castel

LUNDI
12 AOÛT

Adriaan Dehollander



Texte de
François Godin
Mise en lecture de
Alice Ronfard



AVEC
Louise Marleau
Jacques Lavallée
David Boutin
Albert Millaire

LUNDI
26 AOÛT

Le FIL de la VIE
Hommage à Marcel Dubé



Mise en lecture de
Béatrice Picard



AVEC
Suzanne Clément
Jean L'Italien
Guy Nadon
Gérard Poirier

Maison des Arts de Laval • 1395, boul. de la Concorde ouest, Laval • Métro Henri-Bourassa, autobus 40 ou 61

BILLETTS EN VENTE / RÉSERVATIONS
Maison des Arts de Laval (450) 667-2040
Réseau Admission (514) 790-1245

Prix régulier: 20 \$
Prix étudiants et aînés: 18 \$ (taxes incl.)
Série abonnement: 25 % de réduction

Québec

TOURISME
LAVAL

Media
Presses

Alfred Dallaire

Alanzo

LE DEVOIR

ESSAIS

Pour une retraite de gauche



Louis Cornellier

Le discours gérontologique, fidèle en cela au discours dominant, se limite la plupart du temps aux aspects psycho-spirituels des phénomènes de la retraite et du vieillissement, voire se contente d'établir des programmes optimaux de gestion des restes. L'originalité de Jean Carrette tient justement à son refus de cette idéologie réductrice. Dans *Droit d'ainesse*, qui fait suite à *L'âge dort?*, il réitère son parti pris en faveur d'une «retraite citoyenne» vécue comme «l'âge d'or de la politique et de la parole socialisée».

Au discours conservateur et inoffensif qui en appelle à un changement des mentalités, à l'hygiène de vie et à l'effort individuel en guise de préalables à une retraite réussie, Carrette oppose un discours de l'offensive sociale qui n'oublie pas que «les difficultés de la retraite et du vieillissement ne sont ni la conséquence d'une fatalité naturelle ni la sanction tardive d'un manque de discipline personnelle. Elles sont d'abord et pour une majorité des effets cumulatifs d'une vie marquée par de multiples positions sociales inférieures». Aussi, pour lui, penser la retraite sans «poser aussi la question du social» relève de l'imposture, et c'est la raison pour laquelle son ouvrage y insiste et, partant, se démarque de ses semblables.

Pour en finir avec l'âgisme, cette discrimination basée sur l'âge des personnes qui se retrouve autant sur le marché du travail et dans le discours politique que «dans les têtes» et qui est souvent même le fait des vieux eux-mêmes en quête de privilèges, Jean Carrette propose aux retraités, et à leurs contemporains, de virer à gauche en devenant «sujets de droit, citoyens et acteurs sociaux à part entière».

Il ne s'agit surtout pas, pour lui, de nier les différences d'âge et de plaider en faveur d'une indifférenciation générationnelle, ce qui reviendrait à prôner une sorte d'âgisme à rebours, de contre-âgisme vide et faussement niveleur. Il s'agit plutôt, dans une pratique de la «solidarité entre les âges» qui n'exclut pas les «rapports de confrontation», d'inaugurer une nouvelle mobilisation citoyenne, respectueuse de tous les âges de la vie, nécessaires les uns aux autres et ouvertement en lutte contre les injustices sociales qui finissent toujours par affecter l'ensemble de la communauté.

L'allongement de la vie, écrit Carrette, est «une des plus formidables conquêtes de l'humanité» et, pourtant, «on stigmatise les aînés en en faisant les bous émissaires de ses coûts». Aussi, et par exemple, refuser les campagnes de peur lancées au sujet du financement des retraites de base et des soins de santé qui serait menacé par le vieillissement de la population devrait être un devoir pour tous puisqu'il en va de la défense d'une élémentaire justice sociale, battue en brèche par une idéologie néolibérale qui sème ainsi la pagaille générationnelle pour mieux régner.

Défendre ces acquis sociaux et tous les autres qui visent à la protection de la dignité humaine de la naissance à la mort, par exemple le développement des soins à domicile, ce n'est pas «hypothéquer l'avenir» des uns au profit des autres puisque l'avenir de tous, qui commence toujours maintenant, s'y joue et puisque, comme le rappelle Carrette, «il n'y a de droit qu'universel». Ainsi, «en revendiquant le droit à des moyens économiques décentes, [les retraités] le réclament en fait pour tous les âges. Le droit à un revenu suffisant pour vivre est non seulement un droit des retraités mais un droit pour tout le monde, quels que soient son sexe, son âge, sa culture».

En souhaitant que les aînés deviennent «les sénateurs de nos communautés, non pas en membres retirés derrière les murs et l'apparat de je ne sais quelle Chambre haute mais en citoyens ouverts et participatifs», Jean Carrette formule aussi, bien sûr, le vœu que l'ensemble de la société les reconnaisse comme tels puisque leur parole engagée, constitutive d'un lien social signifiant, nourrit le présent à la fois de leçons et de promesses. «Dans la tête des plus jeunes», écrit l'essayiste dans une belle formule, «leurs aînés de tous âges représentent à la fois le passé d'où ils sont nés et l'avenir qui les attend». Aussi, s'il faut savoir non seulement les écouter mais les rejoindre «à cette table de la vie» où Carrette les convie, c'est

parce que là, dans cette société de tous les âges qui renoue avec la valeur du sens de la vie, «l'ancien, retiré ou déjà disparu, éponyme ou anonyme, héroïque ou inconnu, n'est plus une antiquité désuète, dont la société n'ose recycler les restes et qu'il faut basculer dans l'oubli de l'inutilité, au nom du progrès, du changement et de la modernité; il peut éclairer le présent et permet de dégager des possibles».

On ne décroche de la vie que pour mourir, littéralement ou socialement. Devant cette perspective qui fait peur, vieux et retraités, encouragés en cela par le discours dominant, veillent à «s'occuper», à rester «actifs», qui en renouant sporadiquement avec le travail, qui en s'adonnant à un hobby, qui en se rendant disponible à sa famille.

Il n'y a, dans la plupart des cas, rien là de répréhensible. Jean Carrette, toutefois, a mieux, et surtout plus, à proposer à ces libérés du travail. Invitation à une vie pleine — de sens, d'action et de témoignage —, sa retraite citoyenne est un appel aux vivants, sans distinction d'âge, en quête de justice et de fraternité, un appel qui nous redit que la jeunesse du monde est aussi dans sa vieillesse et vice-versa. Saurons-nous y répondre?

louiscornellier@parroinfo.net

DROIT D'AÎNESSE
CONTRE TOUTS LES ÂGISMES
Jean Carrette
Préface de Jacques Languirand
Éditions du Boréal
Montréal, 2002, 240 pages

Pourquoi tant de piercings et de tatouages?

«Il n'y a aucune filiation directe entre des marques corporelles des sociétés traditionnelles et celles de nos sociétés contemporaines.» — David Le Breton

Jadis pratique chère aux moutards, détenus et marginaux, les marques corporelles comme les tatouages et les piercings sont aujourd'hui tellement courantes et répandues qu'on peut parler de banalités. Que révèle sur notre rapport au corps cette volonte de le poinçonner, de l'orner, de l'entaille? Retour au tribalisme? Pas du tout, affirme le sociologue français David Le Breton, auteur de plusieurs ouvrages sur la question du corps. Il vient de publier

Signes d'identité, dans lequel il propose une perspective historique sur ces pratiques et, à partir d'études empiriques, montre en quoi aujourd'hui elles revêtent un sens totalement nouveau.

ANTOINE ROBITAILLE

Le Devoir. Que nous révèle la popularité grandissante du piercing et du tatouage?

David Le Breton. C'est une manière pour les individus, et notamment pour les jeunes générations, de s'inventer une identité qui soit d'emblée remarquable, qu'on puisse distinguer du courant général de la société. C'est aussi pour eux une manière de prendre leurs marques avec le monde qui les entoure, de reprendre en main une identité qui n'était pas forcément acquise d'emblée, de se réapproprier un corps qui ne leur paraissait pas tout à fait leur. Enfin, notre société en est une d'anonymat. De plus en plus, les jeunes refusent de passer inaperçus.

Le Devoir. Certes, mais le piercing et le tatouage ne sont-ils pas justement en train de devenir de nouveaux conformismes?

D. Le B. En effet. Chez les jeunes générations, en tous les cas, les effets d'imitation jouent comme toujours dans les groupes de jeunes. J'étais il y a quelques mois dans une petite ville du Portugal et j'ai assisté par hasard à la sortie d'un lycée. Je me suis rendu compte que ces grands adolescents qui téléphonaient de leur portable avaient des piercings et sans doute des tatouages. Je me suis alors dit: à Montréal, à Lisbonne, comme à Strasbourg, à Berlin, à Londres ou à Prague, on retrouve absolument les mêmes piercings, les mêmes motifs et les mêmes lieux de tatouages. C'est vrai qu'aujourd'hui il y a une espèce d'internationalisation de la culture jeune, qu'on connaissait déjà à travers la musique, puisqu'on entend la même musique américaine aux quatre coins du monde occidental. Aujourd'hui, les marques corporelles font partie de cette panoplie de la jeunesse. Ainsi, depuis quelques années, toute la connotation rebelle qu'on a pu associer au tatouage a disparu. Il y a aujourd'hui banalisation.

Le Devoir. Diriez-vous que c'est une autre récupération, par le capitalisme, d'une rébellion? Comme ce fut le cas pour la musique rock?

D. Le B. Un peu. Au départ, il y avait cette idée qu'avec le piercing et le tatouage on tournait le dos à la foule, on se plaçait dans la marge. Mais on vit dans un monde profondément imprégné de

consommation et de mondialisation. Je n'aime pas tellement le mot «récupération». Disons alors que si, aujourd'hui, en quelque lieu que ce soit, un phénomène culturel «prend» — comme on dit qu'une sauce «prend» —, on va alors effectivement le retrouver aussi bien au Québec qu'aux États-Unis ou en Allemagne.

Le Devoir. On entend souvent que ces phénomènes sont l'illustration d'un retour au tribal. Vous refusez cette interprétation.

D. Le B. En effet, elle n'a aucun sens. Que beaucoup de jeunes se revendiquent du tribal, du primitif, des rites de passage, etc., cela fait partie de la mythologisation du phénomène culturel du marquage. C'est une manière de le valoriser. De refuser un certain nombre des impératifs du monde d'aujourd'hui. Parce que les jeunes qui se revendiquent du tribal ou du primitif se veulent en même temps plus proches de la nature, plus proches des sentiments, plus authentiques, etc., mais ils ne se rendent pas compte qu'ils sont pris dans un vaste marché international. Ils ne se rendent pas compte que les marques corporelles font presque partie, aujourd'hui, d'un prêt-à-porter de la jeunesse.

Le Devoir. Au reste, il n'y a aucune filiation directe entre des marques corporelles des sociétés traditionnelles et celles de nos sociétés contemporaines. Parce que là où, dans les sociétés traditionnelles, les marques ont pour fonction d'immerger la personne à l'intérieur d'un groupe, de lui faire partager une cosmologie que tout le monde comprend dans la communauté, d'inscrire son rang dans une filiation ou un clan, les marques corporelles occidentales contemporaines ont, elles, une fonction d'individualisation. C'est toute l'opposition de «nous autres» des sociétés traditionnelles et du «moi je» du monde actuel. D'ailleurs, on a énormément de mal à comprendre les tatouages dits tribaux de nos jeunes. Et ils sont systématiquement obligés d'expliquer aux autres leur signification. Or un jeune qui a été scarifié ou marqué dans une société traditionnelle n'aura jamais besoin d'expliquer quoi que ce soit à sa communauté parce que tout le monde, sans exception, connaît exactement la signification de ces marques. Pour moi, la différence est fondamentale.

Autrement dit, dans le monde traditionnel, ça relève d'une cosmologie, d'une compréhension globale du monde alors qu'aujourd'hui, c'est essentiellement esthétique. Quand on récupère par exemple des signes maoris ou amérindiens dans les rues de Montréal ou de Strasbourg, on



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Depuis quelques années, toute la connotation rebelle qu'on a pu associer au tatouage a disparu.

esthétise des signes qui ont un sens religieux et social dans les lieux où on les a empruntés mais qui n'ont plus qu'une valeur esthétique ici. Les jeunes qui les portent sont d'ailleurs la plupart du temps totalement incapables de vous dire quoi que ce soit des cultures maories ou amérindiennes. Et dans la plupart des cas, ils n'en n'ont rien à faire! Il n'y a pas chez eux une volonté de cohérence idéologique. C'est pourquoi ils peuvent très bien arborer des signes disparates ou carrément contradictoires.

Le Devoir. Et vous, trouvez-vous ça beau, le piercing?

D. Le B. Oh, moi, je ne juge pas! À partir du moment où le jeune est bien avec sa décision, ça va. Parfois, j'ai remarqué que ça les aide à mieux vivre. Des jeunes m'ont expliqué qu'avant leur piercing, ils trouvaient que leur corps n'était pas beau. Les marques corporelles peuvent être une manière de faire peau neuve, de changer de peau, parce qu'on est mal dans sa peau. On parle d'ailleurs de «modification corporelle».

Le Devoir. En portez-vous vous-même?

D. Le B. Non, je ne suis ni tatoué ni piercé, je n'ai pas d'implant non plus.

Le Devoir. On pourrait donc déduire que vous ne trouvez pas cela beau pour vous.

D. Le B. Euh... Non. Moi, je n'en ai pas besoin pour exister...

ROMAN
Portrait
d'une société

NAÏM KATTAN

Jean-Jacques Brochier, qui dirige le *Magazine littéraire*, est essayiste et auteur de plusieurs romans. *Un jeune homme bien élevé*, paru d'abord en 1978, est son premier roman.

Le narrateur et personnage principal du récit est un jeune homme qui appartient à la petite bourgeoisie provinciale. Il cherche sa voie à travers les livres et, sans bien s'en apercevoir, il est entraîné à participer à une action clandestine pendant la guerre d'Algérie. Partageant la vie d'une jeune femme qui est arrêtée en même temps que lui, il commence à comprendre, en prison, la nature et la réalité de leur lieu. Leur libération les sépare et le jeune homme fait son entrée dans le monde des adultes.

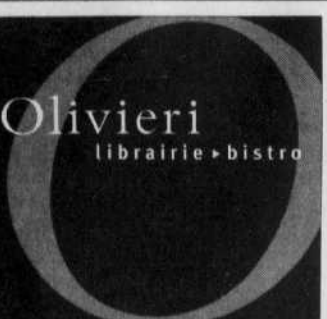
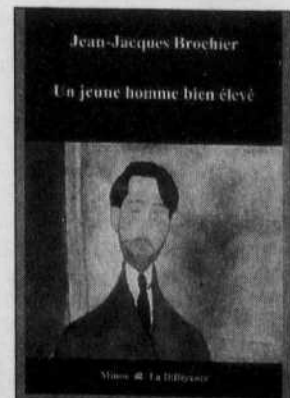
Le personnage de Brochier choisit de se situer en dehors du monde. Le réel l'assaille dans la vie quotidienne et les mécanismes de la société. Rien ne trouve grâce à ses yeux. Son attitude se caractérise par le refus et l'opposition, d'abord à sa propre famille, ensuite aux institutions et à ses employeurs. Il poursuit ses études tout en enseignant dans un collège.

Il est en prison. Or il n'en parle qu'en tant qu'environnement: les compagnons de cellule, la nourriture, les gardiens, le tribunal. Pas un mot sur les motifs de son arrestation ni sur le procès qu'il subit. Tout se passe en l'absence de toute conscience, dans l'indifférence au passé et à l'avenir, le présent étant réduit à des détails concrets, aussi menus soient-ils.

Brochier a sans doute tenté de dresser le portrait d'une société qui se préparait inconsciemment aux remises en question radicales de l'année 1968 en France. Il mène bien l'analyse de ce jeune homme «sans qualité» qui paradoxalement ne nous intéresse qu'en raison de son incapacité d'appréhender le réel. Nous le quittons au seuil de sa naissance au réel.

UN JEUNE HOMME
BIEN ÉLEVÉ

Jean-Jacques Brochier
Éditions Mino-La Différence
Paris, 2001, 125 pages

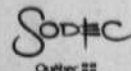
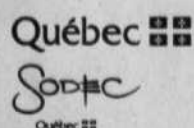


UN
BISTRO
DES DIZAINES
D'ÉVÉNEMENTS
DES MILLIERS
DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

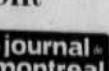
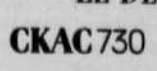
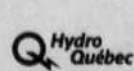
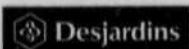
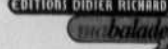


présente :



www.lesbouquinistes.org

ÉDITIONS DIDIER RICHARD



L'été du livre

Vieux-Port de Montréal

20 juin au 14 juillet - 11 h à 23 h

entre le Centre des sciences et le Pavillon Jacques-Cartier

En collaboration avec :

LE DEVOIR

DE VISU
EXPOSITION

Foncer devant l'inconnu

SWELL

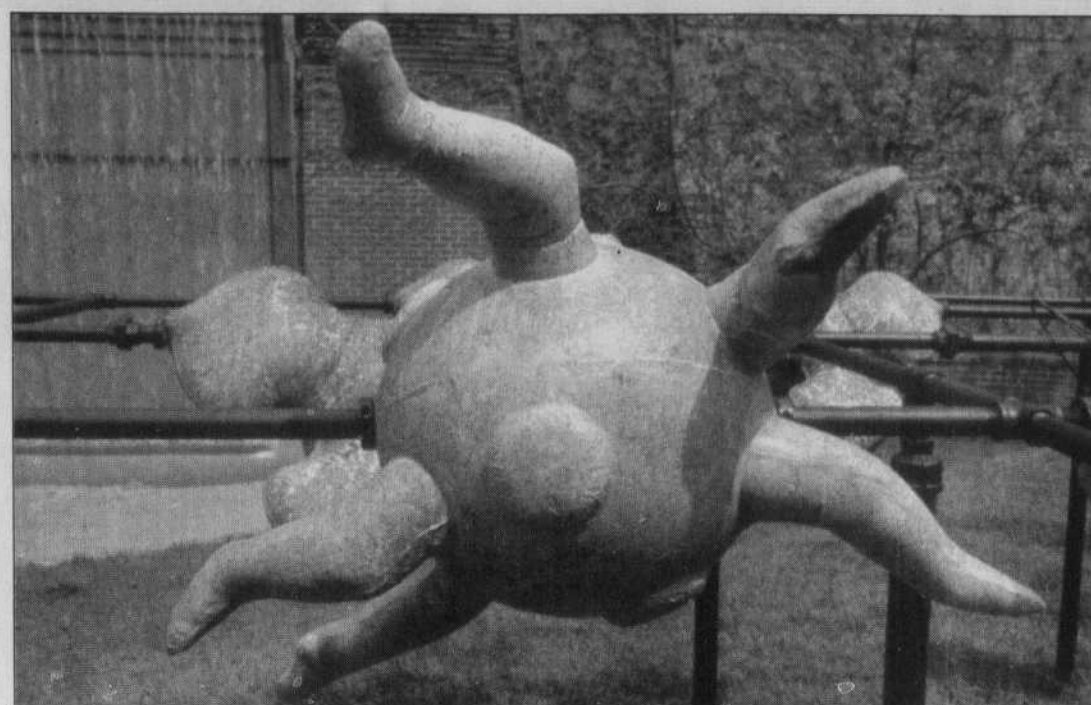
Stephen Schofield
Toronto Sculpture Garden
115, King Street East
Se poursuit
jusqu'au 15 septembre

**JEAN-CLAUDE
ROCHEFORT**

L'été dernier, lorsqu'on entrait dans la petite enceinte du jardin de sculpture de Toronto, un curieux troupeau de cygnes tout de bronze vêtu nous accueillait. On sait que le majestueux oiseau blanc symbolise le désir sexuel depuis des temps immémoriaux. En abordant ce cliché avec un traitement qui se tenait à la limite du kitsch, l'artiste torontois Tom Dean avait pris un malin plaisir à chorégraphier avec ses oiseaux des poses on ne peut plus suggestives et à rendre encore plus explicite le caractère phallique de leurs gracieux cous. La disposition des éléments sculpturaux, fluide et espacée, tirait judicieusement parti des faibles dénivellations du terrain. Aussi, c'est au gré d'une lente et prudente déambulation que l'on explorait et découvrait les microlieux — impeccablement gazonnés — qui accueillait les élégantes gestuelles érotiques de l'éternel compagnon d'Apollon.

Cet été, avec *Swell*, réalisation de l'artiste montréalais Stephen Schofield, cinquième artiste québécois à participer à ce programme d'art public temporaire d'excellente tenue et qui nous fait envie, on quitte l'espace érotique du *Suan* pour entrer dans le monde du jeu, mais du jeu pour enfants terribles. En lieu et place d'un parcours dispersé comme celui que proposait Tom Dean dans l'édition estivale précédente, Schofield y est allé d'une installation franchement focalisée dans l'espace central du jardin, sorte de point de repère grouillant qui attire l'attention du spectateur comme un centre de gravité par où toute la matière passe, s'agit et se transforme.

En s'avancant plus près de cette structure polychrome et polysémique — qui s'apparente de loin à des ensembles de balançoires et d'exercices comme on en trouve dans la plupart des terrains de jeu des garderies —, on aperçoit soudain une forme oblongue qui se présente comme le noyau de la structure. C'est le point de départ qui a donné naissance à l'œuvre. L'artiste s'explique: «Je suis parti d'un simple dessin du vent qui s'engouffre dans une corde à linge. J'ai vu dans le violent conflit entre le vent, la pince et le linge une belle et mathématique symétrie. J'ai continué à travailler cette idée, mais la pièce a évolué. La simple corde à linge est devenue une structure plus large, semblable à un berceau ou un baldaquin. Maintenant, ça ressemble plus à une chambre extérieure. Les vêtements sur la corde ne sont plus seuls. Ils sont rejoints par des images colorées de lourds fruits aux dimensions fractales et de sphères pop requinquantes. Maintenant, ce sont des espaces entortillés, tordus et étranges qui prédominent dans cette pièce, sans aucun doute parce que je suis aussi attiré par l'interaction entre les plaisirs du bien manger, le sport et faire l'amour.»



Swell, installation de Stephen Schofield exposée au Toronto Sculpture Garden.

W. N. GREER

Éclectisme

Ce qui fascine dans cette pièce, outre le renversement de situation qui s'opère lorsque l'on constate que ce qui ne semblait au départ qu'amusement devient peu à peu plus menaçant — car on sait bien que les enfants les plus doux sont aussi capables d'inouïs élans de méchanceté —, ce n'est pas tant l'étrangeté de son espace que son hybridité et son éclectisme. L'élément central, forme de serpent déchaîné qui tente de se dégager en vain de son emplacement, ne s'accorde pas avec ce qui le borde et le ceint. Cet élément fonctionne sur d'autres modes et sa blancheur, pour ne pas

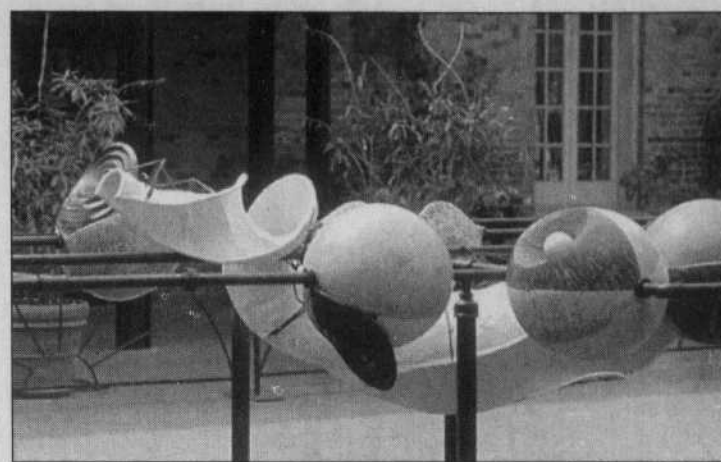
dire sa nudité spectrale, renvoie à une foule d'archétypes d'un tout autre ordre: la symbolique sexuelle du serpent et de la torsade, le sadisme d'un claquement de fouet qui fend l'air, les canaux qui émaillent le sous-sol de la terre comme autant de voies qui fondent l'inconscient et ainsi de suite. On voit que l'on s'éloigne déjà considérablement de l'offensive référence formelle du vent qui s'engouffre dans la corde à linge. Le carrousel d'objets sphériques affublés d'excroissances et de renflements (ailerons, nombrils, quilles, parties de jambes en l'air) qui s'anime tout autour dans une course virtuellement

folle semble étranger ou indifférent à ce qui se passe dans le champ sémantique central. Les sphères gravitent autour de ce centre sans vraiment s'en soucier. Forcer des systèmes apparemment incompatibles à cohabiter, quitte à ce que cela produise des rencontres imprévisibles et inusitées, quitte même à ce que l'abîme de l'incohérence totale se pointe à l'horizon, voilà peut-être toute la force de ce travail, sa hauteur de vue. En cela, les espaces obtenus ne sont pas tant entortillés, tordus et étranges, pour reprendre les termes de l'artiste ici traduits librement, que des espaces empreints

d'un réel goût du risque et d'un sens de l'expérimentation conduit avec rigueur et inventivité, sans parler d'une candeur certaine devant l'inconnu.

Poursuivant sa réflexion sur la mise en œuvre de ce projet ambitieux — tout de même moins provocateur que les sculptures ou dessins des dernières années où l'artiste juxtaposait deux thèmes potentiellement explosifs: sexualité et enfance —, Stephen Schofield écrit: «Dans *Swell*, la proximité, l'intimité, la confusion, la substitution et le renversement des parties nous transportent en tant que sujet. Chaque élément, pris séparément, est gonflé parce qu'il est fait à partir d'un moule temporaire de plastique soufflé à l'aide d'un aspirateur fonctionnant sur le mode marche arrière. Je souhaite que, considérée dans son ensemble, la pièce dans le Toronto Sculpture Garden soit gonflée (ou amplifiée?).» Prendre le pari de transporter des sujets, en plein cœur de l'urbanité nord-américaine, c'était tout un défi. Stephen Schofield l'a relevé avec brio.

tion et le renversement des parties nous transportent en tant que sujet. Chaque élément, pris séparément, est gonflé parce qu'il est fait à partir d'un moule temporaire de plastique soufflé à l'aide d'un aspirateur fonctionnant sur le mode marche arrière. Je souhaite que, considérée dans son ensemble, la pièce dans le Toronto Sculpture Garden soit gonflée (ou amplifiée?).» Prendre le pari de transporter des sujets, en plein cœur de l'urbanité nord-américaine, c'était tout un défi. Stephen Schofield l'a relevé avec brio.



W. N. GREER

Avec *Swell*, de l'artiste montréalais Stephen Schofield, on entre dans le monde du jeu, mais du jeu pour enfants terribles.

LES MAÎTRES DU QUÉBEC 15 juin - 15 juillet



Joseph Franchère - "Rue de La Gauchetière" - v. 1900
Huile sur toile - 24" x 36"

Paul-Émile Borduas	1	Clarence A. Gagnon	2
Jean Philippe Dallaire	2	Jean-Paul Lemieux	3
Marc-Aurèle Fortin	3	M.A. de Foy Suzor-Côté	2
Joseph C. Franchère	1	Horatio Walker	1

Galerie Claude Lafitte, depuis 1975
Achats d'œuvres d'art de qualité

Hôtel Ritz-Carlton
1270, rue Sherbrooke ouest, Montréal, Québec H3G 1H7
Tél.: (514) 842-1270 Fax (514) 842-4201 E-mail info@lafitte.com

Hommage à Jean-Paul Riopelle (1923-2002)

Importante exposition

Huiles - aquarelle - lithographies

Années 50 à 80 - 31 mai au 15 juillet



"Composition" - v. 1966 - Huile - 23 1/2" x 36"

Jean-Paul Riopelle : Catalogue Raisonné
Volume Deux : 1954 - 1959

Claude Lafitte est fier, en tant que l'un des principaux collaborateurs d'Yseult Riopelle, d'aider à la recherche d'œuvres de Jean-Paul Riopelle, dans le but de les inclure dans le second volume du catalogue raisonné en préparation. Pour authentification des œuvres ou pour les inclure dans le catalogue, veuillez contacter la galerie.

Galerie Claude Lafitte, depuis 1975

Achats d'œuvres d'art de qualité

Hôtel Ritz-Carlton
1270, rue Sherbrooke ouest, Montréal, Québec H3G 1H7
Tél.: (514) 842-1270 Fax (514) 842-4201 E-mail info@lafitte.com

François LAMAIRE
Histoire fantastiques...
Du 6 juillet au 25 août
Commissaire Martin Champagne

Virgule Corneux

Heures de visite :
Les mardis, mercredis, jeudis, samedis et dimanches : de 13 h à 17 h.
Les vendredis : de 9 h à 12 h et de 13 h à 20 h.
Visite guidée le dimanche 4 août à 14 h.
L'entrée est libre.

ALFRED-PELLON
MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boulevard de la Concorde Ouest
(450) 662-4440

TOUR DES ARTS 2002

Studio tour
July 13-21, 10 am-5 pm
39 artists and artisans in the Sutton, Mansonville and Knowlton areas.

Quatorzième édition
Fourteenth edition

INFORMATION:
Bureau de tourisme de Sutton
1-800-585-8455
www.artm.qc.ca/tour-des-arts

A VALCOURT

La Fondation J. Armand Bombardier vous invite au vernissage de l'exposition et au lancement du catalogue le dimanche 7 juillet 2002 à 14 heures l'exposition se poursuit jusqu'au 8 septembre 2002

MARIE-CHRISTIANE MATHIEU
HOLOGRAPHIE

MONIQUE VOYER
PEINTURE-ESTAMPE

TECHNIQUES ET IMAGINAIRES
Commissaire : Françoise Le Grits

Centre culturel Yvonne L. Bombardier
1002, avenue J.-A. Bombardier, Valcourt (Québec) JOE 2L0
(450) 532-3033 cyib@fjab.qc.ca
Horaire estival : tous les jours de 10 h à midi et de 13 h à 17 h, mercredi de 18 h à 21 h

la danse

Pour l'horaire complet, consultez

LA DEVOIR
L'agenda

silences

une exposition en sept images de marie-jeanne musiol autour des ombres de la photographie et de l'histoire

M2U
Musée d'art urbain

VIEUX PORT DE MONTRÉAL, MARCHÉ BONSECOURS, CAFÉ CHERRIER
1^{er} JUILLET 2002 AU 1^{er} JUIN 2003 commissaire : franco gascon
www.museedarturbain.com

Grand Patronage du Musée d'art urbain

Partenaires : Société du Vieux-Port de Montréal, Marché Bonsecours, Café Cherrier, Service de la culture de la ville de Montréal, Conseil des arts et des lettres du Québec, Photographique, Phormax, La Devoir, Impressions, Essences, Megawall Design Multimedia

LE DEVOIR

DE VISU

MUSÉE

SÉMAPHORES
L'événement d'art actuel de Lévis

2 juin au 27 octobre 2002 / www.regart.levinix.org

L'art de l'Afghanistan

Un patrimoine menacé

GEORGES LEROUX

Paris — La présentation de l'exposition consacrée par le musée Guimet de Paris aux arts de l'Afghanistan doit sans doute beaucoup à l'attention portée à la situation politique d'un pays ravagé par des années de guerre et soudainement placé au centre de l'actualité mondiale le 11 septembre 2001. Mais l'impulsion de fond vient d'un événement antérieur: le pillage systématique de l'héritage préislamique de l'Afghanistan, et en particulier de l'art gréco-bouddhique, par le régime des talibans. La destruction des bouddhas géants de Bamiyan, ordonnée par le mollah Omar le 26 février 2001, ne fut que l'épisode le plus sinistre d'un vandalisme généralisé dont on n'a pas encore mesuré l'ampleur et qui a conduit au pillage de la quasi-totalité des musées du territoire, notamment celui de Kaboul.

Cette destruction coïncidait pratiquement avec la réouverture du musée Guimet, consacré aux arts asiatiques, après plusieurs années de grands travaux de rénovation. Dépositaire, avec le Musée indien de Berlin, de collections très riches de l'art des Kushans, une dynastie indo-scythe convertie au bouddhisme et qui régna de 40 à 240 de notre ère, le musée Guimet, en collaboration avec la Fondation La Caixa de Barcelone, a proposé ces derniers mois une exposition exceptionnelle regroupant non seulement des pièces majeures de l'art du Gandhara et de Bactriane mais aussi un ensemble magnifique de miniatures de l'école d'Herat.

L'histoire de l'art afghan remonte à la préhistoire, mais c'est surtout la synthèse de l'art grec apporté par les troupes d'Alexandre et de l'art des ateliers des royaumes indo-grecs du Gandhara qui contribue ici les plus belles œuvres. Cet art gréco-bouddhique, où l'influence de la sculpture hellénistique se mêle au génie du bouddhisme indien pour produire des œuvres comme le *Génie aux fleurs* — provenant de la collection d'André Malraux —, a joué un rôle essentiel dans la propagation du bouddhisme, dont il a constitué les premières représentations. La mission d'Alfred Foucher au début du siècle dernier est à l'origine des collections du musée Guimet et aura permis de sauver une partie importante de cet héritage autrement détruit ou passé au marché noir.

André Malraux s'était intéressé à la fonction de relais de cet art dans l'histoire qui mène à la sculpture chrétienne gothique. Comment ne pas voir, en effet, qu'en plus d'avoir stimulé la représentation du Bouddha, demeurée interdite pendant presque six siècles, l'art grec du Gandhara a reçu de l'esthétique indienne une ouverture mystique qui doit tout à la possibilité de représenter l'éveil spirituel du Bouddha? C'est ainsi, qu'il s'agisse des stucs de Hadda ou des bouddhas du Gandhara, que s'est développée la synthèse d'une plastique grecque formelle et d'une expression qui plonge ses

racines dans l'expérience bouddhique.

N'est-ce pas sur le site de Hadda que les pèlerins chinois situaient la grotte de l'ombre du Bouddha, une grotte où l'image apparaît au terme de l'exercice de la méditation? L'époque qui voit naître cet art grandiose correspond à la domination des Kushans, mais il ne faut pas exclure l'influence des modèles romains et iraniens sassanides. L'exposition du musée Guimet présente des pièces venant de plusieurs de ces monastères. Parmi les œuvres les plus intéressantes, on notera un Siddharta de marbre du Gandhara, provenant de la collection George Ortiz, et un ensemble de bodhisattvas de Berlin. Les volets islamiques, et en particulier les miniatures médiévales tardives, sont d'une beauté remarquable.

Le catalogue est l'œuvre de spécialistes, notamment Pierre Cambon et Michael Barry, les notices sont limpides et le contexte historique présenté avec précision. De plus, on trouve une présentation intéressante de photographies provenant des fouilles, montrant la gravité des déprédations subies sur place (en particulier sur le site d'Alexandrie de l'Oxus). La portée politique de l'exposition n'échappera à personne dans la mesure où une mobilisation sans précédent sera nécessaire pour sauver ce qui peut encore

l'être. Le catalogue lui-même rend hommage à la richesse du patrimoine afghan. Les princes Kushans bouddhiques entretenaient des relations avec Rome, par exemple avec l'empereur Hadrien, qui s'était montré conciliant avec les monarchies orientales. On peut penser qu'Hadrien aura pu contempler certains de ces bouddhas et qu'il aura même conféré avec certains des sculpteurs du Gandhara, venus à Rome comme le rapporte l'*Histoire Auguste*, tant certains bouddhas se rapprochent de l'Antinoos idéalisé dont il avait favorisé la diffusion. On peut aussi rêver qu'il vit un bodhisattva du Gandhara qui aurait mérité de faire partie de cette exposition et que chaque Montréalais peut voir tous les jours dans le couloir souterrain du Musée des beaux-arts: cette œuvre magnifique, un schiste gris qui se compare à ceux de Berlin et de Paris, est exposée dans un coin médiocre, mais dans sa solitude, elle inspirera tous ceux qui voudront aller à la rencontre de cet art à la fois austère et somptueux.

AFGHANISTAN, UNE HISTOIRE MILLENAIRE

Catalogue de l'exposition organisée par le Musée national des arts asiatiques Guimet, par la Fondation La Caixa et par la Réunion des musées nationaux Paris, Réunion des musées nationaux, 2002



Bodhisattva debout, III^e siècle après J.-C. Gandara, Inde. Musée des Beaux-arts de Montréal.



Génie aux fleurs, Hadda, Afghanistan, III^e-IV^e siècle après J.-C. Collection Florence Malraux.

La synthèse d'une plastique grecque formelle et d'une expression qui plonge ses racines dans l'expérience bouddhique

Hommage à Alain Resnais

Collectif des artistes de la galerie du 20 juin au 7 septembre



Galerie Yergeau du Quartier Latin
2060 Joly (entre St-Denis et Sanguinet), Montréal
Tél.: 514.843.0955
Du mercredi au samedi de 13h à 17h,
le vendredi de 13 à 21 heures

Peinture, nature et sculpture...

13 juillet
le paysage dans l'art de
TOM THOMSON à Ottawa

23 juillet
art et bistro
les VITRAUX de Notre-Dame

1^{er} août
les plantes aromatiques
et le BONSAI

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS
(514) 276-0207

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Le Goût d'une époque

La collection nationale à Sherbrooke, 1916 et 1918

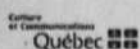
À savourer: 44 tableaux de la collection nationale, de retour à Sherbrooke après 86 ans. Œuvres canadiennes et européennes



Musée des beaux-arts de Sherbrooke
241, rue Dufferin, Sherbrooke J1H 4M3

Jusqu'au 8 septembre, 2002

Horaires estival: jusqu'au 1^{er} septembre:
mardi au dimanche, de 11 h à 17 h
et jusqu'à 21 h le mercredi



Renseignements: (819) 821-2115



Robert Harris, 1849-1919. Une rencontre des commissaires d'école, 1885. Coll. MBAC

Venez voir ce que le Québec a dans le ventre!

ARCHÉO-QUÉBEC
Le Musée de l'histoire de l'archéologie

les ARCHÉO! dimanches

Tous les dimanches
du 19 mai au
29 septembre 2002

44 lieux de visite
à travers le Québec

Procurez-vous le calendrier des Archéo! dimanches dans les bureaux de Tourisme Québec

Québec
Ministère de la Culture et des Communications
Tourisme Québec

Tourisme Québec 1-877-BONJOUR
www.archeo-dimanche.com